

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr.

BOURSE DE P. RIS DU 22 JUIN 1878 Cours à terme de 1 h. 05 communiqués par MM. A. MAIRE et H. BLUM, 60, rue Richelieu, Paris.

Table with columns: VALEURS, Cours du jour. Rows include Rente 3 0/0, Rente 5 0/0, Italien 5 0/0, etc.

Ces cours sont affichés chaque jour, vers 2 h. 1/2, chez MM. A. MAIRE et H. BLUM, 176, rue du Collège, à Roubaix

BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental) 22 JUIN

Table with columns: Valeurs, Cours. Rows include 4 0/0, 3 1/2, Emprunts 5 0/0, etc.

Service particulier du Journal de Roubaix.

Table with columns: Actions, Banque de France, Société gén., etc.

DEPECHE COMMERCIALES New-York, 22 juin.

Change sur Londres, 4.84 50; change sur Paris, 5.15 100 62. Café good fair, (la livre) 15 1/8, 3/8.

ROUBAIX, le 22 JUIN 1878

Bulletin du jour

Le congrès de Berlin n'a pas tenu de séance hier. Cet ajournement a eu lieu sur le désir exprimé par les plénipotentiaires russes, autrichiens et anglais, qui n'ont pu terminer encore la question bulgare.

La question douanière est toujours la grosse affaire du moment en Italie. Il paraît que les provinces industrielles sollicitent le gouvernement d'appliquer à tous les pays le tarif général des douanes.

L'association des commerçants d'Ancone a adressé au président du conseil, un mémoire dans lequel elle fait des vœux pour que l'application du tarif général soit différée jusqu'à la fin du mois de décembre prochain.

On parle beaucoup de la revue de jeudi qui a été splendide sous tous les rapports. Le public a été très-satisfait de l'ensemble et des détails de cette solennité militaire que favorisait un temps magnifique; aussi la foule acclamait tous les régiments indistinctement.

A propos de la revue d'hier, on est surpris que le Journal officiel n'ait pas publié ce matin d'ordre du jour, comme l'année dernière à pareille époque.

que nos gouvernants ne craignaient pas de blesser leurs amis républicains en faisant l'éloge de l'armée. Il paraît que, cette année, on a eu peur d'éveiller certaines susceptibilités en félicitant nos soldats sur leur belle tenue et leurs progrès.

Les élections du 13 octobre dans le Nord

La presse de gauche, avec grande pompe, nous annonce que la sous-commission d'enquête électorale qui doit opérer dans le Nord et le Pas-de-Calais depuis le 10 février — première date de la nomination — est de nouveau confirmée dans ses pouvoirs.

Ses pouvoirs? Quels pouvoirs? L'armée, autrefois, avait sa caricature: la garde nationale.

Aujourd'hui, la justice a les sous-commissions d'enquête. La nôtre est toujours composée de MM. Turquet-Lelièvre et du citoyen Germain Casse, — l'ancien orateur du Congrès radical et libre-penseur de Liège en 1867, exclu à ce titre de toutes les Facultés de droit.

Singulier titre pour diriger une enquête! Mais il y a enquête et enquête... Le petit voyage d'agrément de ces Messieurs aux frais des contribuables, est parfaitement inutile.

Il y a longtemps que les vrais juges, les tribunaux et les Cours d'appel, ont prononcé. A Dunkerque, condamnation du rédacteur et de l'imprimeur du journal radical le Phare, et du cabaretier Decupper, pour odieuses calomnies contre le candidat conservateur, M. d'Arras.

A Hazebrouck, condamnation contre MM. Dausse et Charles Thibaut, pour diffamation contre M. de la Grange; A Lille, condamnation du Progrès du Nord pour diffamation à l'égard de M. Lefèvre-Pontalis;

A Roubaix, double condamnation du Petit Roubaisien, et du négociant beige, M. Capron, pour odieuses attaques contre M. Pierre Cateau;

A Anhières, près Douai, condamnation du maire, le sieur Cabu, pour escamotage de bulletins du candidat conservateur, M. Maurice, au profit de M. Merlin;

A Valenciennes, condamnation du candidat de gauche, M. Girard, pour fausses nouvelles; A Cambrai et à Avesnes, condamnation du Libéral et de l'Observateur, pour outrages au Président de la République;

A Fourmies, condamnation du sieur Reiblé, imprimeur, pour diffamation contre M. Lefèvre-Pontalis; A Arras, condamnation de l'Avenir, pour outrages à M. Lequette, etc.

Voilà des faits précis, irrécusables, concluants. Vous voyez, citoyen Casse, quel'enquête est toute faite et bien faite. Ne vous dérangez donc pas? (Propagateur) H. LEFÈVRE.

LETTRES DE PARIS (Correspondance particulière)

Paris, 21 juin. Qu'est-ce que cela nous présage encore?

Lorsque MM. les républicains-radicaux lancent une dénonciation, ce n'est jamais sans un but politique et sans avoir l'intention de préparer une affaire à leur profit. Témoin le ridicule incident Girerd, (la fameuse lettre trouvée en wagon) qui est, d'enquête en enquête, accouché du Wallonnet et de la République à une voix de majorité.

Or, voici que l'Indépendance belge a été chargée de révéler — in/audum! — l'existence d'un complot monarchique en pleine voie d'organisation, presque d'exécution, et qui devrait éclater avant les élections sénatoriales. D'après elle, il ne s'agirait plus de procéder comme au 16 mai; on aurait un Pavia sous la main...

Bien mieux, dans son beau zèle de délateur, le journal belge nous apprend que les « conspirateurs » sont en train d'acheter l'appui de l'étranger. Ils auraient à Berlin leurs agents qui travailleraient les membres du Congrès.

Tout cela est du roman et du roman absurde; mais, encore une fois, avec ce roman, quelle histoire prépare-t-on? Il y a quelques jours, le Journal des Débats raillait agréablement les catholiques à propos des deux congrès qui se sont tenus successivement, sous la présidence du Comte Albert de Mun et de M. Chesnelong, et il osait leur reprocher de ne point se placer sur le terrain de la science! Que dira-t-il en apprenant que les catholiques vont avoir, du 1^{er} au 4 juillet, un grand « Congrès bibliographique international » et que, dans ses quatre sections, les questions les plus importantes de la science contemporaine seront passées en revue.

Il me suffira, pour faire apprécier le caractère scientifique et l'intérêt considérable de ce congrès, de vous dire que, parmi les rapporteurs de la première section (mouvement scientifique et littéraire depuis dix ans), figurent M. Antoin Roudelet, l'éminent professeur à l'Université catholique de Paris; M. Tenat, ancien professeur à la Faculté de Droit de Douai, aujourd'hui professeur à l'Université catholique de Paris; M. Claudio Jannet, l'auteur du beau livre sur les Etats-Unis, qui professe l'économie politique à la même université; M. de Lapparent, l'éminent géologue du l'Université catholique de Paris est justement fier; d'autres professeurs de l'université catholique, comme MM. l'abbé Duchesne, Charles Huil, et des savants comme MM. Léon Gautier, Marius Sèpét, le R. P. Martinon, le comte de Puymaigre, Anatole de Barthélemy, etc. La seconde section (Publications populaires) sera présidée par M. le comte de Moutier, président de la société des Publications populaires, et s'occupera de la production dans les différents pays en fait de livres, publications périodiques, etc., s'adressant au peuple.

De la troisième section (Bibliographie proprement dite) nous ne dirons rien, sinon qu'elle compte un nombre de ses rapporteurs, M. Gustave Pawlowski, l'habile rédacteur de la partie bibliographique du Polybiblion. Enfin, la quatrième section sera présidée par M. de Beaucourt, président de la société bibliographique, et s'occupera de sociétés et de leurs relations internationales.

On croit que les quatre journées du « Congrès bibliographique international » seront bien remplies. Un banquet aura lieu, le 4 juillet, et permettra aux membres du congrès, venus des divers

points de la France et de l'étranger, de nouer des relations plus intimes. DE SAINT-CHÉRON (Autre correspondance) Paris, 21 juin 1878.

Tous les journaux, sans distinction d'opinion, s'accordent pour constater le grand succès de la revue d'hier. Tenue des troupes sous les armes, défilé, sans un seul à-coup et sans perte de distance, tout a été irréprochable. L'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, ont droit aux mêmes éloges. Sans doute, demain, la presse étrangère, dont les représentants étaient nombreux sur l'hippodrome de Longchamps, mettra le sceau à ces heureuses impressions, en constatant que ce ne sont pas seulement les organes français qui se plaisent à admirer les progrès de notre armée.

Assurément, il est regrettable que notre armée territoriale n'ait pas figuré, même à titre d'échantillon, à la revue d'hier; mais la punerie des cadres et l'absence de préparation suffisante, ne l'ont pas permis. Ce sera pour la prochaine fois et très certainement nous n'aurons rien perdu pour attendre.

Comme il faut que la politique se mêle à tout, la presse républicaine s'efforce d'établir en comparant la revue de l'année dernière à celle d'hier, que, sans la défaite du 16 mai, nous ne serions pas en possession d'une armée pareille à celle qui existe aujourd'hui, c'est-à-dire: « disciplinée, instruite, obéissante, dévouée envers la loi et la volonté nationale pour arriver à faire la paix au dedans et le respect au dehors. »

C'est le colonel Ch. Martin qui parle ainsi dans le Siècle, mais il a oublié d'ajouter, à la louange de nos officiers et de nos soldats, qu'ils ne sont pas et qu'ils ne seront jamais disposés à faire de la politique sous les armes, parce qu'ils mettent la France avant tous les partis, quels qu'ils soient.

Le congrès international littéraire qui se réunit aujourd'hui de nouveau à la salle du Grand Orient, rue Cadet, entendra un second discours de son président, M. Victor Hugo. Cependant les amis du maître prétendaient hier qu'il souffrait de la gorge, ce qui pourrait bien l'obliger de garder le silence. S'il en est ainsi, les amis de l'éloquence républicaine ne devront pas se désoler, car dimanche et lundi à Versailles, il y aura abondance d'orateurs pour célébrer l'anniversaire du général Hoche. M. Gambetta lui-même prendra la parole à cette occasion et l'on compte qu'il saura toujours être à la hauteur de son sujet.

Les organisateurs de cette fête espéraient que, cette année, le ministre de la guerre ne s'opposerait pas à ce que des militaires figurassent parmi les invités au banquet, mais le général Borel a été aussi inflexible que ses prédécesseurs. Ni M. de Marcère, absent, ni MM. Dufaure et de Freycinet, par des raisons de santé, ne doivent assister à la fête; seuls, MM. Bardoux et Teisserenc de Bort, seront peut-être obligés de s'exécuter par déférence pour M. Gambetta qui tient, paraît-il, à compter quelque-uns des membres du cabinet parmi ses auditeurs.

La fête que notre conseil municipal se propose de donner à l'occasion de l'Exposition universelle et qu'il revendique comme devant être la manifestation par excellence de la ville de Paris à l'endroit de ses visiteurs étrangers, a été admise en principe par le gouvernement, mais à la condition que le minis-

tre de l'intérieur en réviserait les détails et en fixerait la date. Le chiffre de la dépense qui devrait être la grosse question en cette affaire, ne pèse pas une once auprès de nos érudits qui se montrent disposés à des prodigalités que M. de Marcère devra ramener à des proportions en harmonie avec tous les précédents en semblable matière.

Parmi les plans imaginés par quelques conseillers, figurent un banquet monstre, des promenades ouvrières accompagnées de chants patriotiques, et enfin un grand et pléin immense bal où dominerait l'éclat populaire. J'ai lieu de croire que ces divers projets ont été écartés, sauf peut-être le bal qui aurait lieu, mais avec un personnel d'invités considérablement réduit, dans le palais du Luxembourg.

Reste à savoir si, après le conflit de mardi, le Conseil municipal consentira à faire les frais d'une fête qui aurait lieu en réalité, chez le préfet de la Seine et dont le fonctionnaire aurait tout le mérite vis-à-vis des étrangers. Quoi qu'il en soit, les négociations, à l'heure actuelle, ne portent pas sur ce point. Elles étaient engagées, au départ de M. de Marcère pour le département de l'Oise, sur l'époque de la fête que l'on s'accordait à trouver fort opportune en septembre, moment où les vacances amèneraient à Paris un grand nombre de provinciaux, sans qu'on ait pu encore s'entendre sur la date.

Nos conseillers tiennent, en effet, à ce que cette date concorde avec le 21 septembre, qui est celle de la proclamation de notre première république, mais dans les régions gouvernementales où l'on veut se maintenir à l'écart de toute démonstration politique, on fait observer que le 21 septembre tombe cette année un jour de la semaine, tandis que pour que la fête municipale ait toute sa splendeur et que toutes les classes de la population puissent en jouir, il faut absolument la faire coïncider avec un dimanche comme a été la fête du 30 juin.

L'on doute cependant que cette thèse du gouvernement triomphe sans difficulté; elle sera certainement combattue par tous les organes républicains qui, l'année dernière, voulaient célébrer l'anniversaire de la fondation de la République de 1792. Et à l'objection que le 21 septembre ne tombe pas un dimanche, ils répondront qu'il tombe un samedi et qu'il y a d'autant moins d'inconvénient à faire à la fête le lendemain dimanche 22, que l'année républicaine commença justement ce jour-là. Que M. Gambetta et son journal insistent seulement dans ce sens, et le gouvernement sera bien forcé de s'exécuter.

Les impressions concernant le Congrès continuent à se ressentir du mémorandum publié par le Globe et du peu d'activité des plénipotentiaires réunis à Berlin. C'est-à-dire que si l'on n'est pas encore entré dans la période du doute relativement à l'efficacité du Congrès, on ne peut plus se dissimuler qu'il aura bien de la peine à concilier les intérêts en présence et que sa tâche risque de se prolonger longtemps.

D'après des lettres de Londres, l'attitude prise par les deux Chambres depuis la publication du mémorandum, tend à paralyser l'action des Beaconsfield et Salisbury serait donc attendu à Londres dimanche et ce serait seulement à son retour à Berlin à la fin du mois, que le Congrès pourrait prendre des résolutions importantes.

disiper ses chimères; ce n'était pas à la main d'une amie qu'il appartenait de les chasser loin d'elle, puisqu'elles lui donnaient les consolations de l'espérance.

Cette journée de réclusion ne parut pas trop longue aux deux jeunes filles parce que l'attente des choses nouvelles qu'elles allaient voir entretenait en elles une sorte de surexcitation fiévreuse, qui doublait toutes leurs énergies vitales, et ne leur permettait pas de sentir la tristesse et l'ennui de l'espèce de captivité à laquelle on les avait condamnées.

Depuis le soir venu, quand tout danger de mauvaise rencontre fut passé, et que l'ermite, devinant bien qu'elles devaient avoir besoin d'air, d'espace et de liberté, les fit sortir de leur cachette, elles éprouvèrent un sentiment de bien-être qui se traduisit très-visiblement sur leur physionomie trop expressive pour être habile à rien cacher.

Je ne vous avais pas oubliées, mes enfants, leur dit le religieux avec une bonne grâce aimable; mais je me rappelle en ce moment comme responsable de vos précieuses existences, et je ne vous compromettrai point par ma faute.

— Est-ce que vous craignez? demanda Rahel.

(A suivre.)

main, non loin d'ici, sur les bords du Jourdain, une nombreuse réunion de pèlerins d'Europe, et de chrétiens de la ville sainte et de Béthanie.

Ils viendront entendre le discours que le patriarche de Jérusalem doit prononcer aux lieux mêmes où, jadis, Jean-le-Précurseur baptisa Jésus, notre Seigneur, dans les flots du Jourdain.

A ces solennités, qui ont lieu, d'habitude, une ou deux fois par année, la foule est toujours grande, et, parmi tant de gens, il sera bien impossible que je ne rencontre point des amis. Je n'ai pas toujours vécu dans ce désert et je connais beaucoup de gens — mes amis j'en suis sûr, — qui seront heureux de me rendre le facile service que je leur demanderai. Vous pourrez vous confier à eux: ils s'empresseront de vous offrir un asile, où vous resterez, à l'abri d'une poursuite et d'un coup de main, jusqu'à l'heure où vous pourrez vous mettre en route sans rien craindre, et fuir à jamais cette contrée inhospitalière.

L'important aujourd'hui c'est, de vous tirer de ce mauvais pas; c'est d'échapper à ceux qui vous poursuivent.

Rahel en convint et remercia le solitaire avec une effusion de reconnaissance qui toucha le cœur du vieillard.

— Les hommes ne sont rien et ne peuvent rien! répliqua-t-il; c'est vers Dieu que notre cœur doit s'élever toujours, pour le remercier du bien ou se résigner au mal qu'il nous envoie.

Ni Rahel ni Zuléika n'étaient des femmes à faire la moindre objection à

une aussi sage pensée. Le cénobite était certain de trouver en elles un auditoire docile.

— Peut-être, leur dit-il au bout d'un instant, ne serait-il point prudent que l'on nous vit causer trop longtemps ensemble. Il peut y avoir des yeux ennemis derrière ces rochers et ces buissons. L'homme en ce moment n'est pas moins à craindre pour vous que les lions. Il est donc pour le moins inutile de faciliter les recherches de ceux qui vous poursuivent. Je vais vous procurer pour cette nuit un asile sûr, qui a déjà servi à plus d'un fugitif. Vous y manquez à peu près de tout; mais quelques heures sont bien vite; a-s-s-e-z, t-je puis du moins vous répondre que l'on ne vous trouvera point là où je vais vous cacher.

Joignant la parole à l'action, le solitaire enleva rapidement une douzaine de pierres sèches, et quelques brassées de broussaillies, b-n-llées par le soleil, qui obstruaient l'entrée d'une sorte de couloir naturel, pratiqué au fond de sa grotte, et conduisant à une seconde cellule, à peu près de la même grandeur que la première, et qu'un soupisil oblique, à demi caché sous un pan flottant de plantes grimpantes et de parietaires, éclairait insuffisamment.

— Vous êtes ici chez vous, leur dit le bon vieillard, heureux de partager avec elles sa provision de dattes, de figues, et de rais-ins. Demeurez-y tant que le soleil restera au-dessus de l'horizon, et que vous pourriez être découvertes par quelques regards indiscrets. Aux pre-

mières heures du soir, il vous sera permis de sortir, pour jouir à votre aise de la fraîcheur et de l'ombre qu'apportent avec elles les heures nocturnes, même dans les plus chaudes saisons, et sous les cieux les plus brûlants.

Après avoir prononcé ces mots, le vieillard laissa les deux femmes seules, et retourna bientôt à ses pieuses méditations.

— Ah! ma pauvre Zuléika, dit Rahel, en se jetant dans les bras de sa compagne, avec un soupir de satisfaction, depuis que j'ai quitté la maison de mon père, il me semble que je respire librement pour la première fois.

— Tant mieux! dit la fille d'Ozman, tu as assez souffert pour qu'il te soit accordé maintenant un peu de calme et de bonheur, et je voudrais pouvoir t'en donner beaucoup!

Ce soir était sincère. Mais Zuléika savait trop bien qu'il n'était pas en son pouvoir de le réaliser. Elle connaissait le pays beaucoup mieux que ne le pouvait faire la Circassienne, qui le voyait pour la première fois, et elle ne se dissimulait aucune des difficultés qu'offrirait leur entreprise. Mais elle se garda bien de laisser voir à sa compagne ses sombres préoccupations. Elle n'aurait pu, en agissant ainsi, que lui enlever un courage dont elle avait tant besoin, et lui rendre les paroles de l'ermite.

Dociles aux recommandations de leur hôte, et sachant toutes deux le prix de la prudence, les deux fugitives passè-

rent le reste de la journée au fond de leur cachette. Emportée par l'ardeur du son âge, Rahel formait toutes sortes de projets plus ou moins pratiques. Elle voulait demander au solitaire s'il savait écrire, et le charger de faire parvenir une lettre à la princesse Imérieff. C'était pour elle un bien vil regret de n'avoir pu lui donner encore de ses nouvelles, et elle était bien persuadée que si elle pouvait se retrouver en communication avec elle, ses affaires ne tarderaient point à prendre une meilleure tournure. Après l'avoir à peu près sauvée une première fois, Stella ne consentirait jamais à l'abandonner. Elle ferait, au contraire, tout ce qui serait en son pouvoir pour achever l'œuvre de sa délivrance.

Zuléika aimait trop son amie pour la contredire; mais elle craignait bien que la princesse, malgré son dévouement et son affection, ne se trouvât impuissante à lutter contre un pacha gouverneur de la province, et disposant ainsi de toutes les forces de l'empire.

Madame Imérieff l'avait, du reste, si bien compris qu'elle avait été la première à leur conseiller la fuite, elle qui avait été si heureuse de retrouver cette fille de son âme.

Il avait bien fallu, pour agir ainsi, qu'elle sentit toutes les difficultés et tous les périls d'une situation presque désespérée. Mais à quoi bon entr'ouvrir ces sombres perspectives devant les yeux de Rahel? Les événements ne se chargeraient que trop tôt sans doute de

Feuilleton du Journal de Roubaix du 23 JUIN 1878. — 113 —

LA CIRCASSIENNE

PAR LOUIS ENAULT CXXIV (SUITE)

Une robe en poil de chameau, retenue à ses reins par une corde à nœuds, en guise de ceinture, pouvait assez que le saint homme avait renoncé à toutes les recherches de la coquetterie pour sa personne comme à toutes les délicatesses du confortable pour son logement.

— Il y a, dit-il, d'autres demeures dans la montagne, qui valent bien celle-ci, et, faite de mieux, je pourrais vous prêter mon palais. Le fils de l'homme n'a besoin que d'une pierre pour abriter sa tête... et ces oreillers-là ne nous manquent point ici. Malheureusement, je ne pourrais pas vous y garder bien longtemps; car ceux qui vous cherchent ne tarderaient pas à vous trouver et à vous reprendre, et ce n'est pas moi, pauvre et faible vieillard, qui n'ai d'autre arme que le bâton sur lequel je m'appuie, ce n'est pas moi qui pourrais vous défendre contre ces méchants. Mais ayez confiance, pourtant, Dieu ne vous abandonnera pas! Il y aura de-

— Est-ce que vous craignez? demanda Rahel.

(A suivre.)